UN REGARD SUR L'IMPOSSIBILITE DE LA TRADUCTION

Speranţa DOBOŞ
"Al. Ioan Cuza" University of Iaşi

Abstract: There have been developments on the concept of the impossibility in translation in the context of globalization. Translation Studies extended to other branches such as Cultural Studies that are interested in the translation of cultural concepts from one language to another. World views defining the members of a linguistic community proved to be hard to translate from one culture or one language system into another. The moment of Saussure's discovery of the linguistic sign, an indestructible, arbitrary double face entity composed of the signifier and signified, was a turning point that led to a dramatic change in the theory of translation. New questions rose: what do we translate? The sense or the form? The letter or the meaning? The impossibility of translation refers to the translator's task to render these non-opposable linguistic systems and world views. Yet, the concept of translation was coined in immemorial times and there have always been translations and reflections on translations before the rise of the discipline of Translation Studies in the second half of the 20th century. The dichotomy of the possibility/ impossibility of translation can ultimately be reconfigured in the apory of literal/ free translation. Nowadays, the paradigm of the new functionalist approaches in Translation Studies succeeded in rendering possible any translation depending on the role and the function of translation. Thus, the function the translation plays in the target-culture can justify any betrayal in translation.

Keywords: source-oriented/ target-oriented translation, equivalence without appropriateness, the apory of the possibility / impossibility of translation, literal/ free translation

La discussion autour de l'impossibilité de la traduction parait dans les années '70 quand en France on met les bases d'une nouvelle science qui porte le nom de « traductologie ». Le terme « traductologie » a été introduit en France par Georges Mounin et Jean René Ladmiral, étant le correspondant de « Translation Studies », terme imposé en Grande Bretagne en 1972 par James S. Holmes.

L'impossibilité de la traduction est un concept surtout théorique, car en pratique on traduit et on a traduit depuis longtemps. L'histoire de la traduction est plus ancienne que les études traductologiques, et ses débuts se confondent dans le mythe biblique de la *Tour du Babel*. La dispersion des langues et des cultures s'avère une conséquence de la punition du Dieu pour l'arrogance des gens qui parlaient la même langue et qui avait construit une tour très haute touchant les cieux.

Le mythe de la Tour Babel donne aussi la mesure de son ancienneté : « *Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'Orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Shinéar et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre* : *'' Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu !''* » La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : *« Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la Terre !* ». Or, Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit: « *Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la Terre et ils cessèrent de bâtir la*

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)

ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la Terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la Terre. »[1].

Le mythe de la Tour de Babel est étroitement lié à celui de l'Arche de Noé et du Déluge. Ce texte biblique raconte donc comment les descendants de Noé, qui parlaient une seule langue, essayaient de construire une tour assez haute pour toucher le ciel. En punition de leur vanité, les hommes perdirent la possibilité de se comprendre et furent dispersés. C'est donc là que se trouverait l'origine de la diversité des langues.

« *Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots* », c'est-à-dire un ensemble de signes bien mis au point pour désigner la réalité, pour exprimer ce qui tient de la nature, un langage qui transforme une promiscuité initiale en une union créatrice. « *Ils se dirent l'un à l'autre* ...» il y a donc des échanges de mots, on crée une liaison entre les intentions ; l'objet qui résulte de cette communication est un projet audacieux, nécessaire et en même temps gratuit qui va attirer la punition divine.

Dès le début de son histoire, l'homme manifeste deux désirs : garder son unité et « *se faire un nom* ». La langue adamique leur permettait d'être unis et de « *se faire un nom* », le nom et les langues étant des aspects de la même réalité. L'avenir se détache de l'indicible par les formes verbales du futur propre aux nombreuses langues. Le langage affirme la fiction et même l'irréel est dicible. Les animaux sont passés devant Adam et lui, comme un chamane, leur a donné un nom pour les faire exister. Il les a fait sortir de l'indicible, car, sans avoir un nom, ils seraient restés dans l'inexistence. De la même manière, les hommes de Babel voulaient se nommer eux-mêmes, sortir de l'inexistence, rester dans l'Histoire, se substituer à Dieu. « *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu* ».[2] Le mot fait ou défait l'espace et le temps.

« *…confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres* » ; *la langue* est étrangère, différente, opposée à la diversité *des langues*, mais en même temps elle survit dans toutes les langues, elle s'actualise grâce à la diversité de ces langues. À cause de la « *tour dont le sommet pénètre les cieux* » qu'ils voulaient bâtir, - la connotation du verbe *pénétrer* est plus brutale, agressive, blasphématrice ; elle désigne une agression, une violation de l'interdit – l'homme a perdu la *langue* de ses origines. Il va parler dès lors d'autres langues virtuellement dégradées et nécessairement en conflit avec les autres langues. Le texte biblique constate la pluralité, la diversité des langues sous la forme du processus réel, actif, sous la forme de l'aspect dynamique : « *…confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres* ». D'ici le nom de la ville – Babel - qui signifie confusion : « *Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la Terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la Terre*». Ce qui reste c'est la mémoire, le souvenir d'une langue oubliée qui donne un sens particulier à aux phrases de Yahvé.

La punition consiste dans la perte de la langue adamique qui était le langage divin, pur, perte qui peut se transformer dans la suppression des communications universelles et donc dans un discours psychotique. La punition consiste aussi dans la dispersion des langues et, par conséquent, des visions du monde et qui permet au chaos linguistique et idéatique à s'installer. D'autre part, la punition se transforme, au fait, dans un don qui se traduit dans la diversité des langues, un don empoisonné, bien sûr, car la traduction ne peut pas saisir et rendre toutes les nuances de l'original. En bref, on assiste à la naissance de la traduction, traduction qui sera à la fois blâmée, manipulée, calomniée, adorée ou controversée, mais toujours nécessaire pour que le discours ne tombe dans le chaos du Babel.

[1] Genèse, XI, 1-9. *Babel, la "porte" de Dieu: la perte de Dieu*!
[2] *Jean 1:1-5.*

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)

Cette médiation linguistique entre communautés de langues différentes a donc toujours exigé en leur sein la présence d'individus bilingues, assumant la fonction de traduction ou d'interprétation.

On a traduit depuis des temps immémoriales et il y a eu aussi des réflexions sur la traduction bien que le processus de définir la traductologie comme science soit de date plus récente. On rappelle que Cicéron, Ier siècle avant J.-C., et Saint Jérôme III-IVème siècle après J.-C, considéré comme le patron des traducteurs, ont laissé des réfections sur la démarche traductologique, sur le processus de la traduction.

La traduction peut être définie comme un cas particulier de convergence linguistique ; au sens le plus large, elle désigne toute forme de « *méditation linguistique* », permettant de transmettre des informations entre les locuteurs de langues différentes. La traduction fait passer un message d'une langue de départ (LD) (ou langue-source) dans une langue d'arrivée (LA) (ou langue-cible).

La « *traduction* » désigne à la fois la pratique traduisante, l'activité du traducteur (au sens dynamique) et le résultat de cette activité, le texte-cible lui-même (au sens statique). Le mot prend aussi parfois le sens métaphorique excessivement élargi d'expression, représentions, interprétation.

Edmond Cary propose la définition suivante : « La *traduction est une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement en fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapports existant entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, donc en fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée* [3]».

La théorie interprétative a établi que le processus de traduction consistait « *à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis* »[4].

Ce constat, fait initialement sur la traduction orale ou l'interprétation, s'applique aussi à la traduction écrite. En écrit, on ne peut pas traduire directement de langue à langue sans courir le risque de produire dans la langue d'arrivée un texte maladroit, parfois à peine lisible.

Défini de façon sommaire, l'acte de traduction consiste à *comprendre* un texte, puis, en une deuxième étape, à *réexprimer* ce texte dans une autre langue. Chacune de ces opérations est d'une grande complexité : *la compréhension* fait intervenir les connaissances linguistiques et extralinguistiques du traducteur et *la réexpression* dépend du degré de connaissance de la langue d'arrivée, du talent du traducteur, étant aussi tributaire de sa connaissance du sujet.

En tout cas, les opérations de compréhension et de réexpression varient, certainement, en fonction du contenu donné au mot « *texte* ». Fondamentalement, pour le traducteur, un texte est fait des connaissances linguistiques et extralinguistiques qui se greffent sur le texte traduit. Le texte, étant l'objet et la raison d'être de la traduction, au sens courant du terme, il faut, dès le début, faire la différence entre la langue, sa mise en phrase et le texte ; car si l'on peut traduire à chacun de ces niveaux, l'opération de traduction n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes.

Voilà que dès le moment où l'on essaie à définir la traduction on se heurte aux problèmes liés à l'étymologie du terme « traduction » qui provient du latin « traducere » et qui englobe aussi en soi la notion de trahison. La définition d'Edmond Cary mentionne aussi l'idée d' « équivalence », donc la traduction établit une équivalence et non pas une identité

[3] Edmond Cary, *Comment faut-il traduire ?* Presses Universitaires de Lille, Lille, 1993, p. 85.
[4] Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui – modèle interprétatif*, Lettres Modernes Minard, Caen, 2006, p.7 ;

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)

entre le texte-source (TS) et le texte-cible (TC). D'ailleurs, le rapport entre le texte-source et le texte-cible este considéré comme fondamental dans l'acte traductologique et d'ici apparaissent les apories fidélité/ trahison, possibilité/ impossibilité de la traduction.

Paul Ricœur, philosophe du langage, traducteur, herméneute, phénoménologue et interprète de la Bible affirme que la traduction est possible seulement après avoir accepté le paradoxe de l'« équivalence sans adéquation » : *«Nous retrouvons ainsi, à l'intérieur de notre communauté langagière, la même énigme du même, de la signification même, l'introuvable sens identique, censé rendre équivalente les deux versions du même propos»*[5]. L'imperfection de la traduction est inscrite, par définition, congénitalement, dans le processus même de la traduction. L'effort d'accepter la traduction parfaite seulement comme un horizon intouchable peut dédramatiser la dichotomie traductible/ intraductible. Pour décrire cet effort, Ricœur recourt au langage freudien : l'acceptation du traducteur à propos de l'imperfection de la traduction équivaut à un deuil qui doit être consommé et que Ricœur appelle « le travail du deuil », formule qui appartient au lexique psychanalytique. Consommer le deuil pour « la traduction absolue » suppose la capacité de séparer l'adéquation de l'équivalence, de renoncer à l'idéal de la traduction parfaite, absolue. C'est la voie par laquelle le traducteur peut dépasser l'état de frustration permanente et peut s'accomplir au plan professionnel pour expérimenter le plaisir, « la promesse du bonheur », dans la terminologie de Ricœur. Le plaisir, c'est- à -dire le bonheur, signifie renoncer au projet utopique d'annuler la distance entre l'équivalence et l'adéquation totale.

Si l'on prétend à la traduction d'être identique à l'original, si l'on veut que le texte-source et le texte-cible s'encadrent dans l'identique, alors la traduction est impossible. L' « équivalence sans adéquation » est un concept philosophique qui définit l'approximation de la traduction, l'adéquation étant comme un miroir utopique où les deux textes devraient se confondre jusqu'à l'identique. Ricœur propose de quitter l'aporie spéculative traductibilité/ intraductibilité et déplace le débat vers la dichotomie fidélité/trahison qui s'avère plus intéressante dans la pratique de la traduction.

Schleiermacher parle dans son ouvrage *On the Different Methods of Translation* (1813) de deux modalités de traduction : conduire le lecteur vers l'auteur ou conduire l'auteur vers le lecteur. Ce sont les deux méthodes de traduction - exocentrique, cosmopolite, foreignizing - celle qui conduit le lecteur vers l'auteur - et ethnocentrique, annexionniste, naturalisante - celle qui conduit l'auteur vers le lecteur.

Franz Rosenzweig définit la traduction par un paradoxe : traduire signifie être serviteur à deux seigneurs : il sert l'auteur, l'étranger, l'Autre dans son œuvre mais aussi le lecteur dans son désir de s'approprier l'œuvre et la culture de l'Autre. Pour Ricœur traduire c'est pratiquer l'« hospitalité du langage », c'est donner une réponse a la « provocation de l'étranger ».

La thèse de l'intraductible a été postulée par les ethnolinguistes Whorf et Sapir qui ont mis l'accent sur le caractère non-superposable de différents découpages linguistiques sur lesquels repose la multitude des systèmes linguistiques. Ils donnent l'exemple du terme « bois » qui en français signifie « matériel de bois » et « forêt », significations qui sont séparées et groupées en deux systèmes sémantiques différents en d'autres langues - en roumain par exemple, les deux significations sont séparées en « lemn » et « pãdure ». Si l'on ajoute l'idée que chaque découpage linguistique impose une différente vision du monde, alors la traduction s'avère impossible. Les langues ne diffèrent seulement par la manière de découper la réalité mais aussi par la modalité de la o reconstruire au niveau du discours. La preuve de cette hypothèse se trouve dans les expressions idiomatiques et dans les locutions. Quand même, sous la diversité des langues il y a des structures cachées qui, soit elles portent

[5] Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Bayard, Paris, 2004, p.19

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)

l'ombre de la langue adamique perdue, soit elles contiennent des codes, des structures universelles transcendantales qui doivent et peuvent être reconstituées.

Inévitablement, dans le processus de reconstituer la vision du monde d'une langue à l'autre, il y a des pertes qui seront partiellement compensées. Dans ce sens, Berman parle de l'« isotopie défective » de la traduction, en soulignant que la traduction est un produit secondaire et défectif qui porte sur ses épaules un verdict négatif, un défaut congénital, c'est-à-dire le défaut qu'il n'est pas un texte original. *Le texte, un texte : la suite des mots, des phrases qui constitue un écrit ou une œuvre (écrite ou orale). Le texte, opposé aux commentaires, aux notes. Le texte opposé à la traduction ou à la paraphrase*[6].

Conformément à cette définition, la traduction n'est pas un texte au sens proprement dit parce que la traduction n'est pas une œuvre, parce que la traduction est toujours secondaire. Mais qu'est-ce que la traduction ? Le terme « *traduction* », du latin « *traductio »,* date depuis 1530[7] signifiant « *livraison* ». Dans la même sphère du mot s'inscrivent les termes *calque, adaptation, paraphrase, interprétation, version, équivalent, expression, transposition*. Comment définir quand même l'action de traduire ? « *Traduire* » date depuis 1480, du latin « *traducere »* : « *faire passer* » (1520)[8].

Les deux concepts « *texte* » et « *traduction* » s'entremêlent dans leur substantialité, dans leur matérialité même. Le concept de « *traduction* » pose beaucoup plus de problèmes et sa définition est assez ambiguë : « *Paradoxalement, le concept de traduction fait problème, en tant que tel, et a plusieurs égards. Et pourtant il semblerait que tout le monde sache de quoi il retourne* »[9].

Le problème de l'originalité de la traduction est discutable et difficile à établir si l'on tient compte du sens du grec *poïein***,** c'est-à-dire *faire, forger,* passer du stade de non-texte à celui de texte au sens littéraire, de la perception automatique et routinière à une perception nouvelle, à l'évidence poétique.

Le texte, selon la vision des théoriciens du groupe « *Tel Quel »,* « *produit des sens* », il ne les « *re-produit* » pas, il « *présente* » et il ne « *re-présente* » pas les sens qui préexistent; il s'autodétermine, étant à la fois son propre *méta-texte*[10]. Il se propose au lecteur par sa structure et fonctionnalité, par sa matérialité, quelques fois dure et opaque d'objet textuel, ouvert à de multiples lectures. Il sollicite sans cesse des lectures justement par sa résistance objectuelle qui s'oppose à l'achèvement de la lecture parfaite. On rencontre cette idée récurrente de la réflexivité du texte littéraire, un texte qui s'écrit et qui se réécrit à chaque lecture, qui se compose et se décompose sous les yeux du lecteur, un texte qui est son propre objet de réflexion, un méta-texte.

Le texte, donc, se révèle comme original et difficile à reproduire. Et la traduction ? De ce point de vue, est-ce qu'on peut considérer la traduction un texte ? Oui, la traduction est un texte parce qu'il a de la cohérence, il a sa propre fonctionnalité, sa propre identité. Le travail du traducteur ne consiste pas seulement à « *livrer* », à « *faire passer* », un texte de la langue source à la langue cible, mais aussi à « *forger* », à créer un autre texte bien défini, qui coexiste à côté de l'original mais qui peut exister aussi bien sans original, un texte qui a sa propre vie qui se réfléchit et que se réécrit sous les regards du lecteur.

Dans son essai sur la traduction intitulé « *La Miseria y el splendor de la traduccion* »[11] Ortega y Gasset présente le problème de l'originalité de la traduction versus l'originalité du

---

[6] *cf. Le Nouveau Petit Robert de la langue française,* Dictionnaires Le Robert, Paris, 2007.
[7] *ibidem.*
[8] *ibidem*.
[9] Jean René Ladmiral, « *Traduire, c'est-à-dire…Phénoménologies d'un concept pluriel* », Revue Méta, XL, 3, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1995, p. 409.
[10] apud Magda Jeanrenaud, *Introduction à la poétique*, Ed. Universităţii « Al.I.Cuza », Iaşi, 1995, p. 240 - 243
[11]Ortega y Gasset, *La Miseria y el splendor de la traduccion* « *La Nacion* », Buenos Aires, mai- juin 1937

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)

texte original. En quoi consiste l'originalité de la traduction ? Dans ce cas, de ce point de vue, la traduction serait un produit inférieur, une reproduction manquée de l'original, même si le traducteur gardera peut-être le registre du texte traduit. Mais la traduction est-elle vraiment une reproduction de l'original ? Quel serait l'apport du traducteur ? Est-il possible qu'une traduction soit « originale » ? Si la traduction n'est qu'une humble et pâle reproduction de l'original, analogue à une copie sans valeur d'une toile, l'originalité du texte original est perdue par le processus de la traduction.

Une des étapes dans la traduction d'un texte est, conformément à Steiner, *l'agression*. Cette image du traducteur qui commet une agression envers le texte qui doit être traduit a été beaucoup critiquée par les linguistes et les traductologues. Heureusement, Steiner énonce aussi une autre étape, celle de *la compensation*. Ce qui se perd ou ce qui est détruit par l'acte d'agression est rendu par le processus de la compensation.

Mais les grandes questions à propos du processus et de la démarche traductologique persistent : *Est-il nécessaire que la voix du traducteur soit « visible » dans une traduction ? Et si la voix du traducteur est « visible », si le traducteur se permet de couper le texte, de le rendre difficile à lire, de s'interposer dans le texte traduit, où se situe-t-il par rapport au syntagme « traduttore-traditore » ? Serait-il préférable de trahir le texte original pour que la traduction soit « originale » ?*

Si l'on tient compte du rapport entre les deux textes - le texte-source et le texte-cible -alors c'est normal que la traduction ne soit pas un original. Le rapport entre les deux textes doit être le plus étroit possible, le plus tributaire à l'original que possible.

Une fois que Saussure découvre le signe linguistique définit comme la plus petite unité de sens formé d'un signifiant et d'un signifié[12], il apparait le drame de la traduction libre/ traduction littérale. On se pose la question : « Qu'est-ce qu'on traduit ? La lettre ou le sens ? La forme ou la signification ? » *« Traduire »* aurait été défini comme un acte de produire dans la langue cible un signe équivalent qui serait produit par extraire un signifiant. Saussure définit le signe linguistique comme une entité qui unit deux éléments : une *image acoustique* (dans le cas du langage oral) ou *graphique* (dans le cas du langage écrit) appelée *signifiant* et sa représentation mentale, le concept, appelé *signifié*. Les deux unités sont unies par la relation de signification, relation qui est arbitraire, c'est-à-dire que le signifiant ne représente pas le signifié. L'arbitraire se révèle dans le caractère non fondé, immotivé, de la relation entre le signifiant et le signifié. La motivation originaire du signe linguistique s'est perdue au moment de la confusion des langues, avec la perte de la langue divine. Babel ne comporte plus une signification inhérente pour celui qui ne s'occupe pas de l'étude des langues ou de l'étymologie des noms propres. Le nom d'Eve, qui signifiait dans la langue adamique « *femme* », « *celle qui est vivante* » ou celui d'Adam qui signifiait « *homme* » ne nous dit rien aujourd'hui.

Aujourd'hui on ne saurait pas expliquer pourquoi on dit en français *livre*, en roumain *carte* et en anglais *book*, désignant au fait la même réalité. On constate que le signifiant n'est pas dicté par le concept ; « *si le signe n'était pas arbitraire, nous parlerions la même langue sans qu'il existe la possibilité d'une autre* »[13].

La relation entre *signifiant* et *signifié* se détruit au moment où l'on se pose la question de la traduction, la traduction étant fondée sur « l'extraction » d'un signifié du signe linguistique de la langue d'origine et son transfert dans la langue cible, sans tenir compte de son signifiant dans la langue d'origine. Son signifiant ne pourra jamais être rendu dans la langue cible. La perte de la langue adamique est donc irrémédiable et l'humanité sera en deuil même si le traducteur s'engage de transmettre le sens du mot, c'est-à-dire le signifié, de la

[12] Ferdinand de Saussure, "Cours de linguistique générale", Payot & Rivages. Paris, 1916, p.99
[13]Magda Jeanrenaud, *Introduction à la poétique*, Ed. Universităţii « Al.I.Cuza » Iaşi, 1995, p. 73

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)

langue d'origine dans la langue cible : « *Je m'engage, comme traducteur, de transmettre le sens qu'il a dans la langue d'origine* »[14]. Cet engagement du traducteur signifie le désir de perfection, la promesse de rendre le texte original dans la langue cible, même s'il est à chaque fois déçu par le résultat en soi et la traduction elle-même se dévoile un intangible horizon de l'idéal. L'acte de la traduction acquiert une connotation mystique qui consiste dans la récupération de la langue « *pure* », « *pré-babélique* ».

Au fait Schleiermacher met en théorie, avant Berman et Ricœur la dichotomie traduction fidele/traduction infidèle par les deux modalités possibles en traduction qu'il énonce -traduction annexionniste, ethnocentrique centrée sur la culture-cible et exocentrique, cosmopolite, centrée sur la culture-source. Si dans la traduction exocentrique l'étranger transparait, dans la traduction ethnocentrique ou annexionniste l'étranger set éliminé, et on conduit tout vers la culture-cible, à la rigueur on fait des adaptations ou on imite la forme du texte-source. Pendant le XVIIème et XVIIIème siècle, en France, on a pratiqué intensivement la traduction annexionniste, c'était la soi-disant époque des « Belles Infidèles » pendant laquelle on a produit des traductions considérées comme belles mais infidèles, où le rapport entre le texte-source et le texte-cible est le plus dilué du point de vue de la fidélité de la traduction. Par exemple Shakesperare qui pratiquait un vers libre, a été traduit en vers alexandrin pour s'encadrer dans le goût du public qui était concentré alors sur le canon esthétique. À l'époque, on privilégiait la forme au détriment du sens et on a crée des pastiches, des imitations considérées d'une grande beauté stylistique, rhétorique mais qui ne peuvent pas être considérées comme traductions. Shakesperare ne pouvait pas être récepté par le public français de l'époque comme un grand écrivain parce que le goût du public était différent et dictait la manière de traduire. « To be or not to be » devient

« Demeure ; il faut choisir et passer à l'instant,
De la vie à la mort, ou de l'être au néant » dans la version de Voltaire.

Aujourd'hui aucun éditeur ne pourrait publier ces textes comme des traductions.

Les deux tendances en traduction – annexionniste et cosmopolite - se superposent sur la terminologie de Ladmiral – « sourcière » - qui privilégie le texte et la culture-source, et « cibliste » - qui privilégie le texte et la culture-cible.

Les théories fonctionnalistes en traductologie postulent la prévalence du rôle et du but de la traduction-les skoposthéories. Katharina Reiss et Hans Vermeer distinguent trois catégories de textes du point de vue de la fonction qui devrait accomplir le texte traduit. De cette manière, les textes informatifs doivent privilégier le contenu dans la traduction, les textes expressifs doivent privilégier la forme et dans les textes incitatifs doit prévaler la fonction d'appel adressé au récepteur.

Dans ce sens, Eugene Nida impose le concept d'« équivalence dynamique » dans la traduction de la Bible de type missionnaire ; celui-ci consiste à capter l'intérêt du récepteur pour obtenir le même effet que celui produit par l'original sur le public-source. Par cette position de type poststructuraliste le traducteur dépasse la dépression congénitale et il peut justifier les infidélités par des stratégies de traduction qui n'imposent pas la conformité au texte-source. La position du récepteur se fortifie à la mesure où la fonction d'un texte est établie aussi selon son effet sur celui-ci.

En ce sens, Umberto Eco relève un exemple dans son ouvrage *« Dire presque la même chose. Expériences de traduction* », Grasset, 2003, quand il parle de la modernisation/ archaïsation dans la traduction. Il s'agit de la version russe et anglaise de son roman *« Le nom de la rose* ». Eco observe que la traduction en russe se trouve au pôle opposé par rapport à la traduction anglaise parce que, si en anglais le traducteur Bill Weaver a choisi d'éliminer et de paraphraser en anglais les passages-citations en latin, le traducteur russe a choisi d'employer

[14] *Cf. http://www.fit-europe.org/vault/codeTEPIS.html*

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)

le slave ancien ecclésiastique de l'église russe médiévale, au lieu du latin. Si le lecteur anglais ou américain qui n'a pas étudie le latin connait quand même que le latin était la langue de manifestation du monde ecclésiastique médiéval, pour le lecteur russe ces citations en latin transposées en alphabète cyrillique ne suggèrent rien parce que, pour le lecteur russe, le latin n'équivaut ni au Moyen Age, ni au climat ecclésiastique. La décision du traducteur russe rend possible pour le lecteur russe l'idée d'éloignement en temps et d'atmosphère de religiosité. Si Weaver modernise pour familiariser, Koustioukovici archaïse pour familiariser, mais tous les deux respectent un principe de fidélité profonde, la fidélité de l'effet de la traduction sur le récepteur.

Les traducteurs font toujours une option et ils traduisent après avoir essayé une interprétation, décidant d'éliminer les confusions ou les ambigüités du texte-source. Cette interprétation précède toujours la traduction et Gadamer remarquait le fait que la traduction suppose un dialogue herméneutique.

En conclusion, la fidélité n'est pas synonyme à la précision, observe Eco, mais plutôt à la sincérité et au respect vis-à-vis du rapport texte-source / texte-cible.

BIBLIOGRAFIE SELECTIVÃ

1. Berman, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique,* Paris, Gallimard, 1984.
2. Berman, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Seuil, , 1999.
3. Cary, Edmond, *Comment faut-il traduire ?*, Presses Universitaires de Lille, Lille, 1993.
4. Eco, Umberto, A spune cam acelaşi lucru. Experienţe de traducere, în româneşte de Laszlo Alexandru, Editura Polirom, Iaşi, 2008
5. Ionescu, Gelu *Orizontul traducerii*, Editura Univers, Bucureşti, 1981.
6. Jeanrenaud, Magda, *Introduction à la poétique*, Ed. Universităţii « Al.I.Cuza » Iaşi, 1995.
7. Jeanrenaud, Magda, *Universaliile traducerii. Studii de traductologie*, Editura Polirom, Iaşi, 2006
8. Meschonnic, Henri, *Poetique du traduire*, Verdier, Normandie, 2012
9. Mounin, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris, 1963.
10. Oustinoff, Michael, *La traduction*, Presses Universitaires de France, Paris, 2003.
11. Ricoeur, Paul, *Despre traducere*, traducere şi studiu introductiv de Magda Jeanrenaud, postfaţă de Domenico Jervolino, Editura Polirom, Iaşi, 2006 .
12. Saussure, Ferdinand de, "Cours de linguistique générale", Payot & Rivages. Paris, 1916.

BDD-A21978 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:02:00 UTC)